

# Urgence et importance du choix de ce thème.

## Quelques fondements du problème.

Dr Marie-Élisabeth SANSELME-CARDENAS

### **Les violences :**

**L'actualité** est venue malheureusement appuyer le choix de ce thème : émeutes de juin 2023, horreur sans nom du 7 octobre et horreurs sans nom qui s'ensuivent depuis, violences jusqu'au meurtre chez les adolescents, violences liées à la drogue, violences faites aux plus faibles de notre société dans les EHPAD ou les crèches, or la valeur d'une société se mesure au soin qu'elle porte aux plus fragiles, attaques quotidiennes contre ceux qui nous défendent, nous soignent, enseignent et représentent le collectif : police, pompiers, médecins, infirmiers, professeurs, chauffeurs de bus, éboueurs... on pourrait beaucoup allonger la liste hélas.

**Il y a une destructivité primaire de tout individu et on ne veut plus la voir. On ne peut pourtant que la constater.** Freud dans *Totem et Tabou* et surtout dans *Malaise dans la civilisation* nous avait mis en garde.

### **Rappelons quelques fondements du problème.**

**D'abord, la violence n'existe que dans l'espèce humaine.** Chez les autres animaux il y a un instinct de vie et de survie grâce à un système parfaitement réglé pour chaque espèce, qui inclut la prédation comme moyen de cette survie mais pas la violence, pas même de violence contre la nature, par excès de prédation ou de prélèvements.

**La violence de l'homme c'est sans doute ce qui reste insymbolisé parce qu'insymbolisable,** dans ce qui caractérise l'être humain, c'est-à-dire de disposer du langage. Nous l'avons dit de nombreuses fois dans nos colloques, l'être humain est celui qui a perdu son instinct quasi complètement du fait de l'introduction du langage *dans son être au monde*.



Que les religions aient appelé cela le péché originel, que les philosophies l'aient appelé le mal avec un grand M, la violence est la traduction de ce qui reste insymbolisable.

**Le lien entre le psychisme et le corps, on pourrait dire**, la traduction corporelle du psychisme, l'effet de la parole sur le corps, la **pulsion**, c'est chez l'homme ce qui reste **insymbolisé mais ce qui pourtant reste manifeste** ; il faut le reconnaître et **les générations doivent, les unes après les autres, apprendre à le maîtriser** car l'être humain, cet être pourvu mais aussi encombré du langage, est fait pour **vivre collectivement**.

**La maîtrise** des pulsions est certes toujours imparfaite, toujours inachevée, c'est **le travail de la civilisation, des civilisations. Sans la canalisation des pulsions**, que par tous les moyens depuis plus de 25 siècles chaque génération cherche à réaliser et à transmettre, **seule la violence fait loi**.

**C'est cela l'éducation** : apprendre à contrôler ses pulsions. Cela ne va **pas sans contrainte** de devenir un adulte autonome et social mais aussi créatif et actif. **L'éducation doit conduire peu à peu à la possibilité de la sublimation** qui permet de **tenir ensemble, une socialisation et une individuation réussies**.

**Par sa néoténie, l'homme, inachevé et vulnérable**, est le seul être qui reste longtemps absolument dépendant de son entourage et pour qui les premiers autres sont fondamentaux pendant aussi longtemps.

N'ayant pas un instinct de survie suffisamment perfectionné pour pouvoir s'en sortir seul, il a dû se créer un monde second par rapport au monde premier de l'instinct, au monde premier de la nature, qu'il n'a pas, comme nous le dit Dany-Robert Dufour. **C'est pourquoi il faut que ce soient les premiers autres, par le soin, par l'amour sans condition** dirait Jean-Pierre Lebrun, puis **par l'éducation**, soit par **l'amour sous condition**, qui le fasse dépasser cette période de totale dépendance pour l'emmener petit à petit vers une possibilité de s'en sortir, non pas tout seul, mais **au milieu des autres**, car ces autres lui seront toujours indispensables : « cette faiblesse est en fait aussi une grandeur de toute sa vie, d'avoir besoin d'amour, d'avoir besoin d'être aimé. »

Un **manque d'amour globalement** peut tuer l'enfant. Un « **amour sans condition** » **trop faible** entraîne des carences et une insécurité psychique absolument fondamentale, mais



**un enfant qui n'aurait pas aussi, un « amour sous condition »**, est un enfant qui n'aurait pas à grandir, comme nous l'a dit et nous le démontrera Jean-Pierre Lebrun.

Le manque d'amour « sous condition », empêche l'enfant d'entrer dans la réalité, de s'affronter à l'expérience du réel. Sans cet amour il ne peut constater qu'il y a du bonheur à retarder le moment du plaisir au lieu d'exiger tout et tout de suite et surtout d'intégrer la frustration, au minimum.

L'éducation est donc indispensable jusqu'à l'âge adulte et doit se poursuivre par **le goût du politique soit l'attention au bien commun et à la démocratie** qu'il faut sans cesse soutenir car elle aussi a une fragilité constitutive.

**Il faut éduquer les enfants pour qu'ils deviennent adultes et il faut éduquer les adultes pour qu'ils soient des citoyens de la démocratie.**

Perdre de vue le commun, le collectif, dans l'éducation, dans la démocratie, oublier le devoir de respecter la loi commune, c'est ouvrir la porte à **l'inégalité, au ressentiment et à la violence**. Or, si la colère s'éteint d'elle-même, le ressentiment ne s'éteint pas. Dans une démocratie, tous les citoyens se valent. **L'éducation doit donc produire des citoyens les meilleurs possibles pour atteindre les objectifs de liberté, d'égalité et de fraternité.**

Nous avons tellement **abandonné le commun et la singularité, au profit de l'individualisme et du néolibéralisme, du consumérisme**, qu'aujourd'hui un psychanalyste digne de ce nom, devrait sortir de son cabinet où il écoute des singularités, pour défendre dans la Cité, la nécessité du **commun, du collectif, pour qu'émerge une singularité.**

Nous pouvons ici faire le lien avec notre précédent colloque « Transmettre, encore ? » C'était un élément fondamental de ce colloque : la **transmission de la loi. La faille de cette transmission conduit à la violence.**

**On peut définir la transmission comme le transport dans le temps, de l'information et des normes implicites ou explicites, contrairement à la communication très à la mode, qui transporte l'information instantanément dans l'espace.**

**La transmission a mauvaise réputation dit Régis Debray, parce qu'elle est fondamentalement inégalitaire, dissymétrique : il y a des grands il y a des petits, il y a ceux qui savent et ceux qui ne savent pas ; la transmission est prescriptive parce qu'elle a des principes et des règles, elle a même des rites, elle suppose une discipline, elle suppose une logique de places qui surplombent un peu les titulaires de ces places, enfin elle est**



**exclusive parce qu'elle s'effectue dans une communauté, dans un cadre collectif, une confrérie, une école, un lycée, un collège, autrement dit il y a de l'institution dans la transmission.** » La créativité et la spontanéité ne suffisent pas, l'étude est nécessaire et formatrice.

**Régis Debray précise : « Si on oublie que l'école doit être une institution de la société humaine, on oublie que l'enfant ne peut devenir humainement un adulte qu'à la condition de grandir parmi des hommes qui se conduisent comme des adultes et que des enfants abandonnés par leurs parents ou par des parents qui jouent à être enfants, cela ne fait pas des hommes libérés, cela fait des enfants sauvages, dit-il. Il y a quelque chose comme l'éducation qui consiste à sortir de soi et qui suppose effectivement des règles, qui suppose disons le mot, de la contrainte. »**

**Le mot est dit. Attardons-nous sur ce mot.** Contrainte est un mot très difficile à utiliser aujourd'hui. Il reflète pourtant une réalité, une **nécessité**. Certains en font, à tort, le synonyme de « malveillance », d'« abus d'autorité ». Pas du tout ! La malveillance est une intention de nuire ou une négligence par convenance ou paresse ; l'abus d'autorité est coercition, répression. **La contrainte provient au contraire d'une transmission, d'une expérience, d'une réflexion**, élaborées, parlées, transmises à leur tour pour permettre à un enfant d'entrer dans la réalité de la vie et de la société et pouvoir s'en sortir face aux difficultés de la vie.

**La sanction et la répression a fortiori, sont un échec de l'éducation et de la transmission d'une contrainte lorsque celle-ci a été expliquée, aidée, adaptée à l'âge, mise en place par cette éducation et partagée.** Personne en effet, n'est au-dessus des lois. Le dialogue, l'échange, l'accompagnement permettent que la contrainte soit comprise comme une nécessité de présence aux autres car personne dans une démocratie, n'a plus d'importance qu'un autre ; c'est une capacité à prendre soin de chacun surtout des plus faibles.

**Mais la sanction est parfois nécessaire, lors des transgressions.**

Quand un enfant transgresse tel ou tel interdit mis en place pour le protéger, au présent ou pour l'avenir, il doit être sanctionné. La punition proportionnée à la faute, adaptée, doit être respectée par le parent, l'éducateur ou la personne qui s'occupe de lui. Et surtout cette personne doit appliquer cette sanction **comme nécessité et non pas comme jouissance**. Là est toute la différence. Un parent qui se complaît pendant un quart d'heure à s'écouter faire des reproches, n'arrivant plus même à arrêter le flux de ses paroles est nocif ! **La jouissance est à proscrire**



**de la contrainte. Celui qui l'impose est désolé mais moralement tenu et obligé** de la mettre en place et la faire appliquer, de même pour la punition si la règle n'a pas été respectée.

La punition ne doit donc pas être le moyen d'une jouissance des parents par leur position de surplomb mais le moyen de faire que l'enfant sache que la contrainte et la punition si transgression sont faits pour **l'aider à vivre au milieu des autres**. Et je dirai que **la contrainte doit absolument inclure aussi les sanctions positives**, à savoir les félicitations et récompenses bien sûr. **Toute autre attitude me paraît être une violence faite à l'enfant**. Quand la contrainte et la punition sont excessives c'est une violence évidente, quand elles n'existent pas c'est une violence pour la suite car les parents auront failli à leur devoir de montrer la réalité aux enfants, de leur permettre de s'y adapter et de s'y préparer car la vie ne fait pas de cadeaux. Ainsi avertis qu'on ne peut pas faire tout ce que l'on veut et que la toute-puissance n'existe pas, ils s'appuieront sur l'exemplarité des adultes qui doivent se plier, eux aussi, aux règles qui les concernent.

Ainsi, le lien social dont nous avons aussi beaucoup parlé dans nos colloques, c'est ce qui réunit mais le lien c'est aussi ce qui « ligote », dit Debray.

Au sujet des droits de l'enfant, l'enfant a le droit, pour moi fondamental, d'être instruit ET éduqué c'est-à-dire effectivement d'apprendre (et je pense à l'Afghanistan où les filles pleurent de ne pas pouvoir aller à l'école) mais **il n'a pas le droit de décider du vrai et du faux. Quant à l'autodétermination de l'enfant c'est par définition un leurre, un mensonge**.

**Nous sommes à un moment clé de notre histoire et nous devons choisir un avenir qui se présente comme dépendant de notre capacité encore, ou pas, de transmettre la loi et la nécessité de son application par tous, dans la justice et l'égalité.**

*Après cette introduction, je voudrais mettre en avant quelques caractéristiques des effets de la violence, évoquer les formes qu'elle peut prendre et revenir sur la considération historique de la violence.*



## 1) Les effets de la violence, ses effets sur des corps vivants.

Un élément fondamental pour débanaliser la violence, lutter contre l'augmentation en nombre de cas et en sauvagerie de cette violence, et la rendre intolérable, c'est d'analyser la violence à partir des effets qu'elle produit sur le corps et sur le psychisme, comme le montre le livre remarquable de Marc Crépon, *Sept leçons sur la violence*.

Le pédopsychiatre et psychanalyste Maurice Berger a lui aussi travaillé depuis des décennies sur l'exacerbation de la violence et sur la destruction des corps et du psychisme des victimes, qu'elle entraîne.

Nous sommes tellement exposés à l'expérience, au témoignage et au spectacle de la violence qu'il est difficile de ne pas la confondre avec le réel et de ne pas la voir partout, voire de ne pas penser qu'elle fonde les relations de notre existence.

Marc Crépon alerte et déplore. Si tout est « violence », plus rien ne l'est. Et nous perdons notre capacité d'être révolté par ce qui l'exigerait.

- Nous sommes exposés à toutes ses instrumentalisation chaque fois que nous en parlons. Pour la répression, qualifier une action de violente sert de prétexte à condamner toute contestation y compris la plus pacifique ;
- Nous ne savons pas nous expliquer pourquoi elle est permanente, alors nous affirmons qu'elle est inscrite dans la nature humaine et qu'il est vain de nous indigner, c'est un alibi à sa justification.
- De plus la violence serait un moteur de l'histoire. Il serait vain de la condamner par principe.

Le danger est qu'on finisse par l'oublier pour ce qu'elle est, qu'on ne sache plus voir ce qu'elle fait aux corps et aux esprits qui la subissent, ce qu'elle abîme ou détruit, de nous habituer à nous résigner à vivre avec elle ou à ne plus nous intéresser aux journaux.

Il faut repenser l'expérience de la violence pour échapper à la tentation du nihilisme, il faut reconsidérer **les effets de la violence qui eux sont toujours singuliers**.

Maurice Berger rapporte : « Je vois des gens qui ont des genoux broyés, des chevilles broyées, le cerveau détruit, des gens qui rentrent dans une pièce et qui ne se rappellent plus ce qu'ils viennent y faire, qui lisent une ligne et ils ne se rappellent plus à la deuxième ligne ce que



disait la première, victimes des violences qu'ils ont subies. **Il y a des violences, il y a des blessures qui ne sont pas réparables.** »

Je cite textuellement Crépon :

« Même quand elle est collective, l'expérience de la violence ne l'est jamais qu'en apparence et partiellement. Car ce sont toujours in fine des vies qui ne se laissent ni confondre, ni dissoudre dans la masse, des corps et des psychés singuliers, irremplaçables, insubstituables, qui sont meurtris ou détruits. La violence ne saurait ainsi faire l'objet d'un calcul qui réduit l'addition à son résultat global : le bilan des morts et des blessés. »

Rappelons-nous l'effet des chiffres annoncés chaque soir lors du Covid et ce que nous entendons chaque jour sur Gaza. « Les témoignages et les récits, le travail de la littérature, sont indispensables pour rendre droit à la singularité de ces effets, aux vies mutilées, aux destins brisés, aux deuils et aux disparitions. »

Un autre mot de Marc Crépon pourrait à mon avis justifier le choix du thème « les violences » :

« Chacun est, en son temps propre, responsable de ce qu'il fait ou ne fait pas, de ce qu'il dit ou ne dit pas, au regard des violences qu'il est vain, illusoire ou mensonger de prétendre ignorer... et criminel de justifier. Mais les mots sont des armes, aussi bien destructives que critiques.

Cela donne à la littérature et à la philosophie (et pour ma part, je rajouterai sans hésiter la psychanalyse et la médecine) un supplément de responsabilité : celle des principes qu'elles entendent défendre, celle de substituer à la persistance des préjugés et des partis pris, une exigence critique et lucide. Celle enfin d'une attention jamais démentie à ces effets de la violence qu'on évoquait à l'instant. »

## **Plusieurs interventions vont pendant ces trois jours faire l'archéologie de la violence.**

Nous apprendrons sans doute aussi comment elle s'inscrit en nous. Pour certaines populations, c'est dès la naissance et toute leur vie, car la géographie ne nous fait pas tous égaux face à la présence de la violence.



Dans toute relation, **il y a une part de confiance et une part de défiance qui sont indispensables dans cette interdépendance relationnelle.** Et c'est ça que la violence vient détruire « le crédit qui soutient la relation en ne laissant plus de place qu'à l'appréhension invasive des insultes, des coups, des blessures, de l'humiliation, des privations et à la hantise de la mort. » **Le premier effet commun à toutes les formes de violence, c'est la réification, la chosification des victimes, c'est-à-dire la négation de leur infinité.**

Mais aussi « **la mise en péril de certains liens indispensables à la vie sociale.** » On peut le voir dans les sectes. **Cette réification tient à la transmission de préjugés négatifs et dépréciatifs** par l'éducation ou la propagande : elle assigne l'autre en figure de l'ennemi, en menace, en le dévalorisant, le dénigrant, en fantasmant sur son identité.

La déconsidération des femmes dans le monde en est un exemple. Et les technologies de diffusion y contribuent.

**Enfin la violence se trouve toujours de bonnes raisons pour que la satisfaction, le plaisir et la jouissance l'emportent sur la considération de ses effets destructeurs.**

Cela nous ramène à l'anthropologie, la psychologie et la psychanalyse avec la part d'ombre de l'être humain. Quel avantage, gain, plaisir, jouissance, procure la violence à celui qui l'exerce ?

**Tous les auteurs que nous avons lus ou relus pour cette rencontre, répondent par l'apport de Freud.**

**« Et, si le fondateur de la psychanalyse reconnaît qu'avec l'inceste et le cannibalisme, le plaisir-désir de meurtre constitue l'une des trois pulsions primitives qui appartiennent à la psyché humaine, il souligne en même temps que la vocation de la civilisation ne saurait être comprise autrement que comme le lent et laborieux travail de leur refoulement. Cela nous apprend assurément qu'elles ne disparaissent jamais, que leur éradication est une illusion - et qu'on n'en aura donc jamais fini avec la violence en général.**

**Pour autant cela ne veut pas dire que telle ou telle forme de violence déterminée ne doit pas être combattue. Cela rappelle simplement qu'il suffit d'un rien, dans des circonstances historiques particulières, pour que le plaisir-désir de meurtre soit libéré et que les hommes se livrent à la satisfaction de la pulsion qui lui correspond. »**





Nous allons dire quelques mots des formes particulières que prend la violence dans les circonstances historiques actuelles.

## 1) Les caractéristiques de la violence actuelle

Nous nous appuyerons sur la clinique rapportée par Maurice Berger, Ruben Rabinovitch, Marie-Estelle Dupont : nous ne risquons pas ainsi la langue de bois.

Ce qu'ils disent dans les médias est très inquiétant.

### **J'ai relevé quelques-uns de leurs propos pour entrer dans le vif du sujet.**

**Maurice Berger** : « Il y a de plus en plus d'agressions par des mineurs de plus en plus jeunes et qui frappent de plus en plus fort. Ce que les médias appellent l'ultra-violence, la violence extrême d'un mineur qui frappe le plus fort qu'il peut sans aucune retenue ; il faut qu'il élimine celui qui le gêne donc cela va jusqu'au bout.

Les mineurs que l'on reçoit ont déjà commencé en maternelle, à l'école, au collège et en fait on ne se rend compte qu'ils posent problème que parce qu'ils ont plus de force physique mais tout était en place déjà et c'est un véritable continuum.

On est devant des processus psychiques très particuliers. La vie n'a plus de valeur pour eux ; ça c'est certainement le plus impressionnant. Un d'eux m'a dit : « Bon ben il est mort il est mort » avec un haussement d'épaules. Ou alors j'entends aussi « on lui a pris la vie » comme s'il restait quelque chose d'autre à la victime, de toute manière il serait mort un jour ou l'autre. C'est-à-dire qu'en fait, tuer quelqu'un ce n'est qu'accélérer un processus naturel.

Alors c'est vrai que par rapport à nos critères, nos repères éducatifs, nos repères psychologiques habituels, il faut absolument tout repenser. »

Ces propos m'avaient tellement surprise, choquée, que je voulais vous en faire part pour montrer à quel point il faut que les différentes professions dialoguent, que les terribles problèmes soient pris à la base dans des lieux faits pour cela, échanger, analyser, apprendre les uns des autres, débattre en se respectant, et pouvoir agir chacun dans sa fonction, en



connaissance de cause notamment dans des professions aussi éprouvées que celles des enseignants par exemple.

La bascule se situerait vers 1990.

Marie-Estelle Dupont parle d'une violence polymorphe qui, contrairement aux idées reçues ne s'exercerait pas forcément dans des milieux défavorisés matériellement mais toujours précaires sur le plan psychique.

Je la cite : « Quelque chose a été raté dans l'humanisation de ces enfants : l'empathie qui est une compétence sociale innée qui va devoir se développer grâce à l'environnement, n'a pas pu se mettre en place en général parce que dans l'environnement il y avait une logique clanique dans la famille, où on est un peu contre tout, avec un père très violent, ou une mère qui a une maladie psychiatrique grave ; elle ne peut pas faire son travail de maternage qui va permettre au bébé de gérer ses émotions, de s'intéresser à ce qui se passe en lui donc de pouvoir repérer les émotions sur le visage de l'autre. »

« On s'engouffre dans la théorie de la famille monoparentale un peu trop vite. Un certain nombre d'enfants ont été exposés aux violences conjugales avant que la mère parte donc il y a le même impact, il est déjà là. Elles n'arrivent plus à s'occuper de leur bébé parce qu'il leur évoque l'image du père, et elles n'arrivent pas à lui mettre d'interdit parce que ce bébé leur fait peur.

**Ruben Rabinovitch** quant à lui, rapporte une absence radicale de culpabilité qui est liée à des phénomènes de culture. Une culture où tout tourne autour de la question de la culpabilité, avec ses névroses, et des cultures qui sont structurées autour de la question de l'honneur et de l'humiliation, cela ne fonctionne pas de la même manière.

Il parle d'absence d'empathie, d'impulsivité que rien ne contient, il n'y a plus d'enveloppe psychique, d'intolérance à la frustration qui a des causes familiales mais également de société.

En banlieue ce n'est pas vraiment un patriarcat c'est plutôt un fratriarcat et entre les frères c'est toujours très sanglant, cette violence augmente quantitativement, qualitativement mais également dans les figures qui sont visées c'est-à-dire toutes les figures d'incarnation du collectif.

La contestation de l'autorité par les adolescents d'autrefois, c'était attaquer la limite posée par le garant de l'autorité. La récusation de l'autorité d'aujourd'hui, c'est attaquer le porteur de l'autorité et c'est ça qui se passe ce ne sont pas les mêmes phénomènes.



La famille était une institution et la fonction paternelle avait pour mission d'introduire à la vie commune. Aujourd'hui il n'y a plus d'institution familiale, la famille aujourd'hui ce sont des relations interindividuelles.

J'ajouterai juste que le métier d'adulte ne trouve plus preneur et ça il faudra en parler. La justice peine à comprendre qu'un crime ou un délit qui n'est pas sanctionné à sa juste hauteur, est psychiquement autorisé. La société, par la loi, ne soutient plus l'action contraignante des parents dans l'éducation.

Tout cela est très important pour comprendre le saut qualitatif. Et on ajoute l'effet démultiplicateur des réseaux sociaux.

**Plusieurs profils de mineurs violents peuvent s'intriquer** et dans cette clinique on voit apparaître la **violence féminine**, d'au moins trois manières, dit **Maurice Berger** :

« La première, ce sont des filles qui ont subi la violence très forte, souvent de la part de leur père, mais en même temps, elles étaient la favorite du père ; l'amour et la violence étaient complètement intriqués et pour elles c'est indémêlable, elles se transforment brusquement en leur père violent et elles peuvent être terribles, elles font des actes particulièrement cruels.

On a d'autres filles qui essaient d'être chefs de gang parce que cela les épargne dans ce milieu d'hommes extrêmement violent. Et puis il y a l'histoire de Samara où on voit une adolescente qui est légitimée par son groupe religieux pour frapper donc un fonctionnement clanique... Il va falloir maintenant différencier chaque fois les formes de violences. »

### **Marie-Estelle Dupont**

« L'idéologie diversitaire, imagine qu'elle peut faire coexister pacifiquement des anthropologies radicalement différentes mais non puisque le jeune qui se trouve dans cette situation se trouve dans un conflit de loyauté. En tentant de s'adapter au milieu plus vaste que la famille, il entre en contradiction avec son père ce qui est absolument impossible puisque le père est dans une logique de clan donc il n'y a pas de parole, pas de dialogue.

De même quand on réduit les êtres à des conduites parce qu'on les place dans une sorte de compétition où l'avoir prime sur le savoir, pourquoi respecter une figure sachante puisque le savoir ne vaut rien, où le faire prime sur la pensée, où l'image prime systématiquement sur l'imaginaire ? Qu'est-ce qu'on donne dans notre société comme place à l'imaginaire, au



symbolique, au sacré qui permette, à un âge où la pulsionnalité est débridée, d'accrocher leur pulsion ?

Et pour moi cela questionne largement, bien au-delà de l'immigration, tous les éléments de la société qui depuis mai 68 cassent les figures d'autorité sauf qu'en fait l'autorité ce n'est pas la force justement, l'autorité c'est la confiance. » Nous l'avons vu tout au long de notre après-midi au Collège Albert Camus, la confiance et la cohérence.

« Je crois qu'on a une maladie du symbolique, que l'affect, le sacré, la rêverie sont complètement disqualifiés dans notre société et donc seul compte l'agir. Les adolescents sont dans une marchandisation d'eux-mêmes sur les réseaux sociaux et cette quantification de l'être, cette chosification du corps, participent de la violence.

Dans le harcèlement on voit comment une société qui perd le sens du sacré revient à un système sacrificiel c'est-à-dire qu'il y a des phénomènes de meute, que les réseaux sociaux amplifient.

**On parle de la violence sur autrui mais malheureusement on a les mêmes chiffres sur la violence sur soi c'est-à-dire que les scarifications, les troubles alimentaires, tous ces passages à l'acte de violence tournés contre soi-même. »**

Elle poursuit, et je crois qu'il faut que nous l'entendions, « il ne faut pas laisser se produire en nous le mouvement de recul que peut entraîner l'écorchure ou la déchirure d'un idéal, le déni n'est pas le meilleur allié pour faire avancer les choses, mais écouter les retours aussi pénibles soient-ils à admettre des professionnels qui sont en première ligne comme les enseignants ou qui ramassent les blessés comme l'ensemble des soignants. »

Aussi, faisons progresser les savoirs en les partageant et peut-être que nous permettrons ainsi aux politiques d'y voir plus clair et d'avancer en sachant qu'ils pourront prendre certaines décisions de manière plus éclairée après des échanges pluridisciplinaires et transgénérationnels.

D'où ma reconnaissance aux professeurs qui depuis trois ans maintenant participent au colloque en venant avec une de leur classe assister à telle ou telle demi-journée et aux intervenants de savoir écouter le questionnement de ces jeunes avec la bienveillance mais aussi l'ouverture à la nouveauté et à la surprise même difficile et désagréable qu'une rencontre peut toujours produire.



Alors cela nous mène à la dernière partie.

- 2) **Peut-il y avoir un progrès moral dans l'histoire de l'humanité ? Les violences de ces quelques dernières années ne nous poussent-elles pas à reconnaître que le progrès scientifique et technologique n'implique pas le progrès moral ?**

Beaucoup, surtout à gauche, tiennent du progressisme que Régis Debray définit de manière très exhaustive comme « une religion substitutive du salut, séculière, qui postule l'amélioration nécessaire, continue et sans limites de la condition humaine. Cela par les progrès du savoir qui permettent la maîtrise rationnelle des phénomènes et qui suscite un heureux désenchantement du monde. L'homme du progrès serait l'homme adulte, l'homme de la raison qui pense et juge par lui-même et qui a un grand sentiment de sécurité et de confiance en l'avenir.

Le progressisme est une religion du temps comme puissance de perfectionnement indéfini, du progrès comme moteur caché de l'histoire. Nous avons été nourris de cela depuis les Lumières mais, dit Régis Debray et je le suis, aujourd'hui le mythe, le dogme ou la religion du progrès ne sont plus à l'ordre du jour.

**Alors une fois évacuée cette religion, qu'est-ce qu'on fait ? » Voilà la question.**

Si l'homme est un être de transmission, nous l'avons dit, si contrairement à l'animal, il a une histoire qui progresse dans le domaine des connaissances, il n'empêche que le progressisme extrapole, à partir du progrès technique et scientifique et postule que ce progrès signifiera un progrès politique et moral. « C'est ce que dit Condorcet. »

Au contraire, « **Rousseau avait bien dit oui l'homme est perfectible mais il n'a pas de perfection. Il peut y avoir une progression mais tout progrès dans le domaine intellectuel peut se payer d'une régression dans le domaine politique et moral car il y a une ambivalence du progrès, une ambiguïté de la progression des connaissances. »**

Régis Debray reproche aux progressistes de ne pas avoir pensé le retour du refoulé ! Car l'archaïsme ce n'est pas le dépassé, c'est le profond, le refoulé ! « L'archaïque est devant nous ; on peut se moderniser d'un côté et c'est ce qui se passe avec la mondialisation des objets, mais curieusement cela produit une tribalisation des sujets. La structuration se fait sur des critères ethniques.



**La mondialisation, c'est l'éradication des différences ; eh bien, une fluidité des flux de marchandises et d'informations, cela recrée de la névrose identitaire,**

**C'est justement le retour des sacralités absolument pas prévu par le progressisme des Lumières »**

**Croire au progrès, c'est postuler que dans l'histoire, le mal a la propriété de se transformer en bien. Alors que Rousseau pense « que le mal et le bien peuvent circuler d'un camp à l'autre, que le remède est dans le mal. Que la civilisation, la politique, les institutions, viennent briser l'idylle originelle, certes c'est ce qu'il dit Rousseau, mais il ajoute que nous allons travailler dans le mal, nous allons élaborer un programme de contrat social, un système d'équilibre, pour essayer au contraire de lutter contre le mal. »** Ce mélange d'optimisme et de pessimisme convient à Régis Debray et je suis d'accord avec cela. Le bien et le mal sont là pour toujours ; n'invitons pas le déni. Aux hommes, ensemble et un par un, de faire grandir, exalter, rehausser, progresser l'un et restreindre, réduire l'autre, toujours sur le qui-vive, jamais sur des lauriers.

**Par ailleurs, il n'y a pas de société sans religion civile pour remplacer la religion révélée sinon la société se décompose ; « nous n'avons plus de point sublime qui était, soit l'Homme avec un grand H, soit l'Histoire avec un grand H, soit l'Humanité, soit la République, soit la Nation...**

**De même, dès qu'il n'y a plus de continuité historique, l'humanité se détruit, il n'y a plus que la lutte de tous contre tous, car c'est le propre d'une identité de s'opposer en s'opposant à d'autres.** L'humanité ne peut retrouver une conscience commune que dans la profondeur de temps, qu'à partir d'une histoire commune. Il y a vraiment une lutte pour l'histoire à mener. »

**Face au camp du progrès, Debray dit : « Pour moi il y a une gauche sans complexe de supériorité, sans surplomb providentiel, qui est une gauche modeste, et je souhaiterais qu'on aille vers une gauche qui ne soit pas brouillée avec la réalité et qui opte plutôt pour le moindre mal que pour le bien absolu. »**

Vous voyez que nous avons des pistes comme celles d'un futur qui accepte de s'ancrer dans le passé tout en le dépassant, dans et seulement dans, ce qui est dépassable et souhaitable de dépasser, pas dans ce qui fait racine et donc soutien contre les éléments !



Debray reproche au progressisme de ne pas comprendre que cette combinaison entre l'intégration économique et la désintégration politique soit un phénomène majeur et que cela génère de la violence.

Il met en avant l'universalisme du sacré, qui n'est pas religieux seulement et il le définit comme « ce qui fait lien, ce qui fait d'un tas d'individus un tout cohérent et organisé, quelque chose qui dépasse ce tas, c'est ce qu'on peut appeler un point sublime, un point transcendant. »

Nous devons retrouver ce point de sublime, ce point qui dépasse le matériel, au-delà des besoins vitaux que tout le monde est loin encore d'avoir, et cela à partir de l'histoire commune.

Quelle perspective ! Il faut bien se retrouver nombreux pour affronter le vertige que cela procure sans renoncer pour autant. Alors, mettons-nous au travail !

